

le feu à l'usine. On retrouvera les bouteilles vides dans la cour ? On t'accusera d'avoir tué M. Labroue, car toi seule pouvais savoir qu'il était rentré cette nuit, et d'ailleurs on se souviendra des menaces proférées par toi contre lui devant témoins ! Combien de fois n'as-tu pas dit que cela ne lui porterait point bonheur de t'avoir chassée ! Allons, viens !

Madame Fortier se sentait devenir folle. Le contre-maître l'entraînait toujours, il avait jeté l'enfant sur son épaule et il le portait. D'une voix étranglée, Jeanne répéta deux fois :

— Au secours !

Jacques la secoua si brutalement qu'il la fit tomber à genoux.

— Un mot de plus, lui dit-il, et ton fils est mort !

— Pitié !

— Si tu veux que j'aie pitié, tais-toi ! et viens ! nous serons riches !

— Non ! non ! j'aime mieux mourir !

— Alors, que ton sort s'accomplisse ! Va-t'en, et tâche de disparaître, car je me suis arrangé pour que tout t'accable, et tu te défendrais en vain contre l'évidence ! Je t'aimais ! je te voulais heureuse. Tu refuses le bonheur ! Tant pis pour toi ! Adviennne que pourra ! J'ai la fortune ! Bientôt je serai loin !

Et Jacques prit sa course à travers la plaine. De tous côtés maintenant les langues rouges de l'incendie montaient vers le ciel qu'elles coloraient d'une pourpre ardente. Les ateliers flambaient. Le pavillon de l'ingénieur, plus solidement bâti, brûlait plus lentement, mais le vent qui soufflait toujours par rafales se chargeait d'activer le feu.

Nous devons à nos lecteurs l'explication de ce qui s'était passé dans l'usine quelques minutes auparavant. Nous allons le leur donner en très peu de lignes.

Jacques Garaud, que nous avons quitté au moment où il venait de jeter une allumette enflammée sur les copeaux imbibés de pétrole de l'atelier de menuiserie, s'était dirigé de nouveau vers le pavillon aussitôt après avoir commis cet acte infâme. Il avait ouvert le coffret déposé par lui dans le couloir et glissé sur sa poitrine, entre sa chemise et sa chair, les liasses de billets de banque et les plans que contenait le coffret.

C'est à ce moment que M. Labroue entra dans la cour et que Jeanne entendait la porte se refermer derrière lui. L'ingénieur aperçut les premières lueurs jaillissant des ateliers. Il courut dans cette direction.

Jacques mettait le feu au cabinet de son patron et jetait au milieu des flammes le coffret vide. M. Labroue vit la porte du pavillon ouverte, et, devinant un crime, s'élança. Jacques allait sortir. Les deux hommes se trouvèrent face à face.

Le contre-maître, après ce qu'il avait fait déjà, ne pouvait plus s'arrêter. Il fallait désormais aller jusqu'au bout. Il tira de sa poche un couteau catalan et l'ouvrit.

— A moi ! au secours ! cria l'ingénieur.

Jacques bondit comme un chat-tigre. M. Labroue, frappé en pleine poitrine, tomba pour ne plus se relever, en poussant une clameur d'agonie. Madame Fortier était arrivée juste à ce moment. Nous savons le reste.

Rejoignons la malheureuse jeune femme que nous avons laissée à genoux dans la campagne, égarée, frémillante, regardant d'un œil agrandi par l'épouvante les flammes qui montaient toujours, et serrant contre sa poitrine son enfant à demi mort de frayeur.

Tout à coup, au loin, retentit la sonnerie vibrante et métallique d'un clairon. Cette sonnerie venait du fort de Charenton. Elle produisit sur Jeanne une impression terrible. En même temps, dans plusieurs directions se fit entendre le cri : Au feu ! Ces cris se rapprochèrent vivement.

Jeanne se releva d'un mouvement brusque.

— Ah ! se dit-elle, je suis perdue ! Il a raison ce misérable qui se venge de mes refus. On m'accusera. Mais non ! je me justifierai, j'ai sa lettre, sa lettre qui témoignera contre lui.

Soudain la jeune femme porta les deux mains à son front, par un geste de folle, et poursuivit, éperdue, haletante !

— Sa lettre, mais je ne l'ai pas. Elle est restée là-bas. Ah ! j'irai la chercher, je la retrouverai, et je n'aurai plus rien à craindre de l'accusateur. J'aurai une preuve pour me défendre.

La coupole tout entière du ciel était maintenant

d'un rouge de sang. Les bâtiments incendiés offraient l'image fidèle d'un volcan en éruption.

Jeanne allait s'élançer vers l'usine, dont un intervalle de plus de deux cents mètres la séparait. A trente pas, elle vit un groupe d'hommes courir à travers champs, et le vent lui apporta les paroles suivantes :

— Je parie que c'est cette coquine de Jeanne Fortier qui a mis le feu, ça ne pouvait pas finir autrement ! La misérable a menacé devant moi M. Labroue !

Jeanne avait reconnu la voix du caissier Ricoux. Elle fit un effort pour crier :

— Non ! non ! Je ne suis pas coupable, je connais l'incendiaire ! Je connais l'assassin !

Aucun son ne jaillit de son gosier que l'horreur contractait. Elle fit quelques pas en avant, la tête basse, serrant Georges contre sa poitrine.

— Et je me laisserais accuser ainsi lorsque je peux me défendre ! pensa-t-elle. Non ! non ! Cette lettre, qui prouve mon innocence et le crime de Jacques Garaud, je vais la chercher ! C'est ma justification. Je la montrerai à tous ! Il faudra bien reconnaître un coupable qui se dénonce lui-même !

Jeanne s'approchait de la fabrique. Tout à coup, relevant la tête, elle s'arrêta terrifiée. Des flammes nouvelles se tordaient dans l'espace, partant d'un point qui n'était ni le pavillon de l'ingénieur ni les ateliers. L'incendie, poussé par le vent impétueux qui lui faisait franchir de grandes espaces, dévorait la loge.

Madame Fortier sentit une sueur froide mouiller ses tempes, tandis qu'un frisson courait sur son corps.

Elle balbutia :

— Le feu ! le feu ! Cette preuve n'existe plus ! Je suis perdue !

Alors, la tête égarée, aux trois quarts folle, la malheureuse femme tourna sur elle-même et s'enfuit à travers la campagne, emportant son enfant. Georges était presque évanoui, mais ses doigts raides ne lâchaient pas le cheval de l'innocence qui renfermait la précieuse lettre, preuve de l'innocence de sa mère. Ses petites mains crispées se rivaient sur son jouet.

Nous avons expliqué au début de cette histoire que l'usine de M. Labroue était située dans la plaine d'Alfortville, assez loin de toute habitation. On comprend sans peine que, par un temps d'orage effroyable et à l'heure où l'incendie s'était déclaré, les secours devaient se faire attendre. Quand une compagnie arriva du fort de Charenton, avec quelques ouvriers de la fabrique, il était déjà trop tard pour combattre les progrès du feu. Toutes les portes étant fermées, on escalada les murailles d'enceinte avec des échelles. L'absence de la gardienne fut à l'instant même remarquée. Une voix cria :

— Le feu est à la loge !

C'était la voix de Jacques Garaud. Le contre-maître poursuivit :

— La malheureuse a brûlé l'usine et nous met tous sur le pavé, sans travail, pour se venger de M. Labroue. Allons, mes amis, au pavillon ! Sauvons la caisse.

— Oui ! oui ! sauvons la caisse, mes amis ! appuya Ricoux, qui venait d'arriver et qui avait entendu les paroles du contre-maître. Elle contient une somme énorme ! sauvons la caisse !

Et tous, soldats et ouvriers, guidés par Jacques et par Ricoux, se précipitèrent vers le pavillon en flammes.

XVIII

Nos lecteurs se demandent sans doute et sont en droit de nous demander comment le contre-maître, Jacques Garaud, se trouvait au nombre des gens qui veulent porter secours à l'usine incendiée par lui. Rien de plus facile à expliquer. Le misérable ne voulait pas que la voix de Jeanne, si elle s'élevait pour l'accuser, pût être entendue et trouver créance.

En quittant la jeune veuve dans la plaine, il s'était mis à fuir de toute la vitesse de ses jambes, poussé par une sorte de folie. Mais la réflexion lui était venue, en même temps que le souvenir de la lettre qu'il avait écrite.

— A tout prix il faut revoir cette lettre ! se dit-il.

Et, au lieu de continuer à fuir, il avait rejoint sur la route les gens qui couraient en criant : au feu ! Son plan était simple. Il comptait à la faveur du désordre, entrer sans être remarqué dans la loge de la gardienne, chercher et reprendre sa lettre, puis se joindre aux groupes des sauveteurs.

En arrivant dans la cour, il aperçut le logis de

Jeanne en feu et poussa un soupir de soulagement. — Ma besogne est finie avant d'être commencée. Le chiffon de papier compromettant n'existe plus. Il ne me reste qu'à me signaler par mon zèle, mon dévouement, mon courage, ce qui serait une triomphante réponse aux accusations de Jeanne, si elle avait l'imprudence de m'accuser !

Une idée diabolique lui traversait l'esprit au moment où nous venions de l'entendre crier :

— Sauvons la caisse !

Les flammes, avivées par les rafales, jaillissaient de toutes les ouvertures du pavillon.

— Nous ne pourrions jamais entrer ! dit le caissier Ricoux.

— Laissez-moi faire, répliqua Jacques.

— Que voulez-vous tenter ?

— Vous allez voir...

Il bondit à travers une nappe de feu dans le couloir où se trouvait le corps de M. Labroue et poussa une exclamation d'horreur.

— Un cadavre ! fit-il ensuite.

Puis, soulevant le corps de sa victime, il s'élança hors du pavillon et déposa son fardeau sinistre sur les pavés de la cour.

Le caissier recula terrifié en balbutiant :

— Mais c'est le patron !... Le patron sanglant !... assassiné !...

Jacques n'écoutait pas. Il avait bondi pour la seconde fois au milieu des flammes où il disparut. Deux secondes s'écoulèrent ; alors à l'intérieur sa voix s'éleva ; mais faible, décomposée, presque méconnaissable :

— Je suis dans le cabinet, près de la caisse ! disait cette voix. J'étouffe ! je meurs ! à moi !

On voulut se précipiter. Une infranchissable muraille de feu se dressait maintenant entre les sauveteurs et l'entrée du couloir. Tout à coup, un craquement épouvantable se fit entendre. La toiture s'écroulait sur le premier étage, qui s'effondrait lui-même sur le rez-de-chaussée. La foule, impuissante, poussa une longue clameur.

Jacques est enseveli sous les décombres enflammés ! il est perdu ! dirent toutes les voix.

Néanmoins, on fit une nouvelle tentative pour avancer, mais l'immense foyer, plus ardent qu'un feu de forge, ne permettait plus de pénétrer dans le pavillon. Les murailles elles-mêmes s'écroulaient. En ce moment arrivèrent les pompes de Mairons-Alfort et de Charenton. Trop tard, même pour un sauvetage partiel ! L'usine entière n'offrait plus qu'un monceau de décombres.

Le caissier Ricoux allait et venait au milieu de la foule, gesticulant comme un fou, et répétant :

— C'est cette coquine qui a mis le feu ! c'est elle qui a lâchement assassiné M. Labroue ! c'est elle, la misérable, qui est la cause de la mort de ce brave Jacques !

Le commissaire de police de Charenton était arrivé en même temps que les pompiers. Il entendit les paroles prononcées par Ricoux et, s'avançant vers lui, demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Je suis, ou plutôt j'étais le caissier de l'usine.

— Vous accusez quelqu'un d'avoir mis le feu ?

— Oui, monsieur.

— Vous parlez d'un assassinat commis ?

— Oui, monsieur. Venez.

Et Ricoux, entraînant le commissaire vers le point de la cour où se trouvait déposé le cadavre de l'ingénieur, ajouta :

— Voici la victime. Le coup de couteau a été donné en pleine poitrine. Regardez !

— M. Labroue ! s'écria le commissaire en reconnaissant l'usinier.

— Lui-même, monsieur ! notre malheureux et regretté patron !

Le magistrat constata la mort de l'ingénieur et reprit :

— Qui accusez-vous ?

— La gardienne de la fabrique.

— Son nom ?

— Jeanne Fortier.

— Sur quoi basez-vous votre accusation ?

— On l'a cherchée partout, elle est introuvable, ce qui prouve bien qu'elle a pris la fuite après avoir allumé le feu ! Du reste, elle avait acheté du pétrole pour commettre le crime qu'elle méditait.

— Mais le mobile du crime ?

— Avant-hier, M. Labroue, mécontent de la manière dont elle s'acquittait de son emploi, lui avait donné son compte. Elle devait partir dans huit jours.